



BERHARDT, DIT BÉRARD

— Sergent Bérard !

— Mon lieutenant ?

— Le vaguemestre est malade. Il va entrer à l'hôpital. Vous le remplacerez pendant tout le temps qu'il y restera.

— Bien, mon lieutenant !

Bérard s'apprêtait à suivre les hommes sur le terrain de manœuvres. Il rebroussa chemin et regagna sa chambre en sifflotant un air joyeux, se déséquipa avec célérité, redescendit prestement dans la cour et, suivi d'un coolie porteur d'un gros sac en toile, alla vider la boîte aux lettres des deux compagnies du 9^e Régiment d'Infanterie coloniale qui tiennent garnison à Hanoi.

— Tu es bien pressé de sortir, lui dit en passant, avec une aigreur jalouse, le sergent Roubion, lequel ajouta, d'un ton qui voulait être sarcastique : « Le bonjour à ta cô. »

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, grogna Bérard, et, tout en refermant la boîte à lettres, il murmura, dans ses moustaches rousses, à l'adresse de son interlocuteur, un mot insultant que celui-ci fit bien de ne pas entendre.

Il était possible que le sergent Roubion eût, comme le bruit en courait, des mœurs déplorables. Cela ne l'empêchait pas d'être clairvoyant à l'occasion, et il n'avait pas tort, en la circonstance, d'attribuer à tout autre mobile qu'au zèle professionnel, l'empressement que mettait Bérard à s'acquitter de sa nouvelle tâche. Car Bérard était *marié*, comme on dit. Sa congai, pas trop jeune ni trop jolie, habitait en compagnie d'un fils âgé de cinq ans, tout près de la caserne, dans une petite rue baptisée par des marsouins discourtois *rue des cocus*. Et le nouveau vaguemestre comptait mettre à profit les deux voyages quotidiens à la poste, auxquels l'astreignaient ses fonctions provisoires, pour aller passer, chaque fois, quelques minutes en famille.

Ah ! le courrier, ce matin là, fut vite emporté, trié, orné des cachets et des signatures réglementaires ! Le coolie, congrûment stimulé, eut tôt fait de véhiculer Bérard jusqu'au bureau de poste, et Bérard se garda bien d'engager, avec ses confrères, une de ces longues conversations dont il était, en temps ordinaire, friand. A neuf heures précises, tout était fini, et, *débarrassé* de sa corvée, le sac vide entre ses jambes, installé dans son pousse-pousse, Bérard se mit à songer à la petite maison vers laquelle l'homme-cheval l'emportait à vive allure. Il sentait, dans son rude cœur de soldat, comme un attendrissement. Ce n'était pas de l'amour, mais quelque chose de plus calme, de plus profond, de plus sérieux, — de définitif.

Il est touchant, et moins grossier qu'on ne croit, ce sentiment qui pousse les coloniaux à se mettre en ménage avec des femmes indigènes. Dire qu'ils recherchent, dans ces fragiles unions, uniquement des satisfactions physiques, c'est faire preuve d'un esprit bien superficiel ! Ces satisfactions, point n'est besoin de se marier, même d'une façon temporaire, pour les goûter ! Elles se présentent, avec autant d'abondance et plus de variété, à ceux qui savent conserver leur indépendance. Mais c'est justement cette indépendance et cette variété qui finissent par devenir insupportables. Ces gens, qui ont quitté de bonne heure leur patrie et leur famille, qui ont roulé par tous pays, connu toutes sortes d'aventures, qui ne tiennent plus à rien ni à personne, éprouvent, surtout quand le feu de leur jeunesse s'est un peu amorti, le besoin de se fixer quelque part, fût-ce au bout du monde, d'avoir un chez soi, une femme, fût-elle noire ou jaune. C'est le foyer qu'ils aiment. La femme n'en est que la condition.

En effet, si Bérard, dans sa songerie, se représentait la Cô-Ba, sa petite épouse, aux charmes d'ailleurs caducs, ce n'était que pour jouir par avance de sa surprise quand elle le verrait revenir à cette heure inusitée. Il se plaisait à évoquer l'intérieur paisible où il vivait de douces heures — les plus douces, à coup sûr, de sa pauvre existence — tous les meubles et les objets modestes qui le composaient, et, par dessus tout, le visage mince et fin du petit métis François. Ce fils de la Cô-Ba n'était pas de lui : il avait rencontré la mère, pour la première fois, quand l'enfant avait déjà deux ans. Le père, un marsouin aussi, était, paraît-il, mort à la guerre, sans l'avoir reconnu.

— Thôi ! (arrête !)

Le coolie fit brusquement halte, en se suspendant à l'extrémité des brancards de la voiturette, devant une de ces

maisons étroites, pressées les unes contre les autres, qu'on appelle des compartiments. Bérard entre. Au rez-de-chaussée, sur un lit, — deux épaisses planches posées sur des tréteaux — François admirait les images d'un bel alphabet que Bérard lui avait acheté.

— Maman, là haut, dit l'enfant, en montrant du doigt le plafond, là haut, avec cousin Nhâm. Tu connais pas cousin Nhâm? Lui jamais venir quand toi ici. Mais lui venir souvent, souvent! Faire tirailleur, dôi (1)

Le sergent ne l'écoutait plus. Il montait quatre à quatre les marches étroites de l'escalier.

Le spectacle qu'il vit, au premier étage, lorsque d'un poing nerveux il eut ouvert la porte, qui n'était même pas fermée à clef, fut bien, à quelques détails près, celui auquel il s'attendait. La Cô Ba était couchée, les cuisses nues, avec un Annamite entièrement nu, dont les vêtements militaires, soigneusement pliés, étaient disposés sur une chaise. D'une façon différente, mais avec la même absence de retenue, les amants surpris manifestèrent une terreur égale; tandis que le visage de la congai devenait d'un jaune verdâtre, celui du tirailleur passait au rouge brique. Bérard cependant, ne se livra à aucun de ces éclats qu'appréhendaient les reins des deux complices. Il poussa un juron, referma la porte, descendit l'escalier plus vite encore qu'il ne l'avait monté, traversa la salle du rez-de-chaussée sans dire un mot à François stupéfait, remonta dans son pousse-pousse et regagna la caserne. Il avait les jambes molles, le cerveau vide, comme s'il venait de perdre brusquement une grande quantité de sang.

Au mess, où il parut au déjeuner, ses camarades l'interrogèrent sur son air défait :

— J'ai le cafard! se contenta-t-il de répondre, et cette explication suffit: le cafard, tous les coloniaux le savent, vient sans crier gare et disparaît tout aussi mystérieusement.

— Il n'y a qu'un remède contre le cafard, dit le sergent Broutel, chef de popote. C'est de le noyer! Et cet avis sorti d'une bouche autorisée, obtint l'approbation unanime.

Le soir, après la soupe, Bérard, d'un pas de somnambule, se dirigeait vers la maison de la congai, quand tout à coup, comme quelqu'un qui se réveille, il s'aperçut de la route singulière que lui faisait prendre une vieille habitude. Il s'arrêta, et comme il

(1) Sergent indigène.

était arrivé devant une épicerie chinoise où l'on donnait à boire, il entra et s'attabla.

Une heure après il était saouï.

*
* * *

Quand il se réveilla, vers le matin, il se trouva dans son lit sans trop savoir comment il y était venu. Une migraine aigüe lui serrait les tempes et il avait des nausées.

Il se leva, titubant encore légèrement, plongea sa tête dans l'eau fraîche à plusieurs reprises, but coup sur coup trois grands verres d'eau de Vichy, puis, un peu soulagé, s'assit sur le bord du lit et s'efforça de réfléchir.

Un immense dégoût de lui-même lui soulevait le cœur. Il y avait trois ans qu'il n'avait plus bu une goutte d'eau-de-vie. Et il évoqua son existence passée, sa jeunesse, dans un village de Bavière qu'il avait dû quitter pour une histoire à laquelle il préférerait ne pas songer, la légion, la naturalisation, la guerre, à l'occasion de laquelle on avait francisé son nom, trop compromettant — il s'appelait en réalité Bérhardt — et le retour dans ce Tonkin, où il avait fait ses premières armes et qui était devenu sa patrie. Partout, toujours, il avait demandé à l'alcool les meilleures de ses joies. Mais, depuis qu'il s'était mis en ménage, il avait bien changé. Dépenser tout son argent à boire, sortir du cabaret pour se ruer dans un bouge, cela pouvait le contenter, dans le temps, quand il ignorait qu'il y avait autre chose. Maintenant, il savait qu'il y avait autre chose. Il recommencerait, certainement, son ancienne existence — sa conduite de la veille ne lui laissait aucun doute à cet égard — mais ce serait sans entrain, avec le mépris de soi et l'horreur de son vice.

Et pourtant, reprendre avec la Cô Ba la vie commune, il n'y fallait pas songer. Ah ! si elle l'avait trompé avec un Européen, un homme de sa race, à lui, il aurait administré à la coupable une correction sévère, puis il aurait pardonné. Mais avec un indigène, avec un tirailleur, impossible ! Sa double dignité de blanc et de soldat de l'Infanterie coloniale, s'y opposait. C'était une de ces choses dont on dit qu'elles ne se font pas.

Son foyer était brisé, bien brisé. Pourquoi n'en fonderait-il pas un autre ? Les congai ne manquent pas dans la ville. Il n'avait qu'à faire un signe, il en trouverait plus qu'il n'en voudrait. Seulement, il sentait qu'il ne pouvait plus tenter l'expérience. Une

maison sans la Cô Ba, il se la représentait fort bien. Au fond il ne l'avait jamais aimée d'amour, cette femme. Elle ne lui déplaisait pas physiquement, voilà tout. Ce n'était pas elle qui lui paraissait nécessaire. C'était l'enfant...

Ce François, quand il l'avait connu, on le distinguait à peine des autres petits Annamites au milieu desquels il jouait. Seul son teint presque clair, son nez assez long, le signalaient comme ayant dans les veines du sang européen. Mais il était habillé à la mode indigène, portait une houppe de cheveux au sommet de sa tête rasée, avait toujours la figure barbouillée, ne bredouillait que des mots annamites. C'était un *bécon*. Bérard en avait fait un *garçon*. C'est lui qui l'élevait, s'occupait de ses vêtements, le soignait quand il était malade, lui avait appris à parler français, à lire et à écrire. La Cô Ba ne se souciait de rien, vautreée jour et nuit sur son lit, à dormir, jouer aux cartes, bavarder ou rêvasser en mâchant du bétel. Qu'allait-il devenir maintenant, le malheureux, avec une mère pareille ? Du moment qu'il ne portait pas un nom français, il allait se confondre de nouveau dans la foule des *bécon*. Il serait domestique, plus tard, ou coolie, il tournerait mal peut-être...

Cette idée l'accabla si fort qu'il songea sérieusement au suicide. Mais à cet instant le réveil sonna dans la cour de la caserne. Il tressaillit. Cette sonnerie, qu'il entendait chaque jour depuis quinze ans, l'émut d'une façon extraordinaire. Il se releva. Il lui sembla que le clairon venait de dissiper toutes les ténèbres, celles qui pesaient sur la ville et celles qui pesaient sur son âme. La situation lui apparaissait maintenant d'une netteté éclatante : Bérard avait besoin de François ; François avait besoin de Bérard. Pourquoi Bérard n'enlèverait-il pas François à sa mère ? Pourquoi ne le reconnaîtrait-il pas ? Qui s'y opposait ? N'était-il pas dans la Colonie depuis six ans ? Qui pouvait prouver qu'il n'était pas le père de l'enfant ? Il n'y avait que la résistance de la Cô Ba à vaincre, mais, cette résistance, il pensait pouvoir en venir à bout. En tout cas, pourquoi s'avouer vaincu avant même d'avoir engagé la lutte ? Il l'engagerait dès ce matin. Dans quelques instants il serait fixé. A cette pensée, il éprouva, au cœur, un pincement : c'était sa destinée qui allait se jouer tout à l'heure. Il s'habilla lentement, avec un soin méticuleux. Puis il sortit d'une cachette deux billets de cent piastres, toutes ses économies, les plaça dans son portefeuille, et sortit. . .

A midi, au mess, il était rayonnant.

— Eh bien ! Et ce cafard ? Lui demanda-t-on.

— Fini ! répliqua-t-il.

— Je l'avais bien dit, prononça triomphalement le sergent Broutel, qui avait rencontré, la veille, Bérard sortant de chez le Chinois : le seul remède contre le cafard, c'est de le noyer !



Une semaine après, le factionnaire de garde à la porte de l'Est, ne put s'empêcher de dire, en voyant Bérard passer devant lui :

— Vous êtes bien beau, sergent. C'est-il que vous allez vous marier ?

Bérard se contenta de sourire, en haussant les épaules. Il était, ce matin là, d'une humeur charmante et rien ne pouvait le fâcher.

Le fait est qu'il avait bien l'air de quelqu'un qui va se marier Bérard, rasé de frais, sanglé dans son plus bel uniforme, et flanqué de deux camarades en grande tenue comme lui. Et, justement, il jeta aux trois tireurs de pousse-pousse qui se précipitaient vers eux, cette brève indication : *cai-nha Mairie, Maoulén !*

Ce n'était cependant pas pour une fiancée que Bérard avait fait de tels frais de toilette, mais pour le petit métis. Il ne comprenait pas grand chose à ce qu'on voulait de lui, le pauvre garçon. Il se laissa conduire dans une salle de la Résidence-Mairie, écouta, légèrement effrayé, les paroles d'un officier de l'état-civil au milieu desquelles son nom revint plusieurs fois, suivi de cette formule bizarre : *né de mère inconnue*. Il ne fut rassuré que quand on en eut terminé avec cette singulière cérémonie.

Bérard offrit, naturellement, une tournée aux deux témoins. Mais vite il les quitta, prétextant des affaires urgentes et s'installa dans un pousse-pousse, l'enfant sur ses genoux.

— Dis voir un peu comment tu t'appelles ?

A cette question du sergent, plus étrange encore que tout le reste, le métis répondit étonné :

— Je m'appelle François Nguyễn van ...

— Veux-tu bien te taire, interrompit Bérard. C'est un nom annamite ça. Tu es Français, maintenant. Tu t'appelles François-Alexandre Bérard. Dis un peu, pour voir ?

— Je m'appelle François-Alexandre Bérard, fit l'enfant docile.
Et, pour bien se graver son nouveau nom dans l'esprit, il répéta :

— Je m'appelle François-Alexandre Bérard.

— Très bien, très bien, s'exclama Bérard ! Tu es mon fils, comprends-tu ? Mon fils, pour de vrai ! Viens que je t'embrasse, mon petit !

Et comme le sergent, après l'avoir embrassé, mettait précipitamment ses grosses lunettes noires, François ne s'expliqua pas pourquoi, en tâtant sa petite joue froissée par le rude baiser paternel, il la trouva toute mouillée.

Marcel BOURILLON.

